

TEMPERATURE

Du 27 juin 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Shows temperature for Du 27 juin 1900.

Exposition Universelle de Paris.

Durant l'Exposition Universelle de 1900, tous nos compatriotes qui désirent lire notre journal, pourront s'adresser à nos correspondants à Paris...

L'ABEILLE

DE LA

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12....Un an | \$6....6 mois | \$3....3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Parissant le Samedi matin: \$2.00...Un an | \$1.00...6 mois | \$1.00...4 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont droit. Les personnes qui veulent s'abonner...

MANDATS-POSTAUX ou par LES SUR EXPRES.

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 27 juin. Indications pour la Louisiane. Temps beau jeudi et vendredi croisés endés près de la côte; vents frais du sud.

Notre Edilité,

Il est incontestable, qu'au point de vue de l'edilité, au point de vue de l'entretien de la voirie, la Nouvelle-Orléans a fait des progrès énormes; il y aurait de la mauvaise foi à le nier. On peut même ajouter que depuis le commencement de la nouvelle administration le mouvement s'est accentué plus encore qu'apparavant, et nous ne pouvons envoyer que des éloges à ceux qui se sont dévoués à cette œuvre toute de salubrité et d'humanité, qui ne rapporte pas grande gloire et ne procure guère à l'administrateur que la conscience d'avoir fait le bien et d'avoir été utile à ses concitoyens.

Et cependant, nous entendons encore proférer de nombreuses plaintes contre l'état de nos chaussées et la malpropreté de nos trottoirs, et, à cet égard, nos magistrats ne sont pas les plus blâmables. On pourrait même ajouter qu'ils ne le sont nullement et que presque tous les torts doivent retomber sur les administrés.

En effet, la responsabilité de l'entretien d'une grande ville ne retombe pas tout entière sur les administrateurs, et les administrés sont souvent plus fautifs que les chefs de la municipalité. La preuve, c'est qu'il y a des ordonnances qui ont pour but d'interdire à ces derniers certains actes nuisibles, et de les forcer à prendre certaines mesures utiles à la communauté; c'est qu'il y a des pénalités, parfois sévères, qui frappent les propriétaires et les locataires négligents ou délinquants.

Exemple: on se plaint amèrement, pour le quart d'heure, de ce que nos trottoirs et nos chaussées sont encombrés d'une foule d'objets qui n'y devraient jamais paraître, d'ordures, de débris de toute sorte, qui offensent tout à la fois la vue et l'odorat. Ici, la faute est certainement non à l'administration, mais aux particuliers. Il est évident que l'autorité ne peut ni prévoir ni prévenir les négligences. Son rôle, en pareil cas, se borne à la répression, et si elle y apporte de la négligence ou une complaisance mal placée, elle devient répréhensible elle-même. Depuis, surtout, l'établissement du nouveau système d'égoûts, elle a un devoir spécial à remplir: veiller à ce que les ouvertures pratiquées pour laisser passage aux matières liquides ne soient jamais obstruées par la négligence ou la maladresse des propriétaires ou de leurs employés. C'est une des mesures les plus importantes qu'aient à prendre en ce moment nos édiles, et nous avons la confiance qu'ils rempliront consciencieusement leur devoir. Après tant d'années de négligence et d'incurie, nous convenons que la surveillance lui soit assez difficile, mais avec un peu de patience et de persévérance ils y parviendront.

La beauté se rapporte au sang.

Un sang pur donne une peau unie. Il n'y a pas de beauté sans cela. Le Cascarin, Candy Cathartic purge le sang et le garde ainsi en stimulant le foie paresseux et en éliminant du corps toutes les impuretés. Commencez dès aujourd'hui à vous débarrasser des Jburnons, cloas, taches, points noirs et de ce teint bilieux et maladif en prenant Cascarin. — Beauté pour dix sous. Chez tous les pharmaciens, satisfaction garantie, 10c, 25c, 50c.

La Politique

DE LA FRANCE

M. Denys Cochin a fourni à M. Delcassé l'occasion d'exposer avec quelque précision la politique de la France en Extrême-Orient. Le langage de ministre des affaires étrangères ne saurait être de toute la latitude qui appartient aux déclarations d'un simple député. Quand bien même certaines convenances officielles n'imposeraient pas au chef de la diplomatie d'un grand pays une grande réserve, le seul sentiment de sa responsabilité et la conscience que la parole d'un ministre est déjà un acte suffisant à lui faire une loi de la discrétion.

M. Delcassé n'en a pas moins caractérisé avec énergie l'étrange état de choses qui règne en Chine. Il a très nettement indiqué la complicité de l'impératrice douairière avec les Boxeurs et le lien étroit de solidarité qui unit cette explosion, d'ailleurs savamment préparée, de barbarie, et les mesures de réaction que n'a cessé de prendre l'impératrice douairière et dont la reconstruction scandaleuse du Tsong-li-Yamen par l'expulsion du prince Qing, la nomination du prince Tuan, protecteur avéré des Boxeurs, et l'entrée de quatre mandchoux ultra nationalistes est le commencement.

Il est donc officiellement établi que l'Europe ne ferme pas les yeux aux causes de la crise actuelle, qu'elle sait où sont les responsabilités et qu'elle est résolue à ne pas reculer, le cas échéant, devant les plus graves déterminations. Un bon avertissement en vaut deux, et il serait à souhaiter que le Sémiramis de Pékin reçut la notification authentique de ces décisions irrévocables.

M. Delcassé a ensuite affirmé l'entente qui prévaut heureusement entre les puissances et leurs représentants. Il a annoncé que son ministre avait à sa disposition toutes les forces dont il croirait avoir besoin et qu'il n'avait d'autre instruction que de s'inspirer des nécessités du moment, en s'attachant à maintenir l'ancien accord avec ses collègues. On ne pouvait proclamer plus clairement l'établissement et la mise en train d'un concert international en Chine. Cette action, concertée et collective des puissances, est pour l'instant limitée à la région d'instinct menacée par les Boxeurs, c'est-à-dire au Tch-Li et aux régions avoisinantes.

Mais le ministre ne pouvait oublier que la France, au Midi, sur les confins de ses possessions tonkinoises, des intérêts spéciaux. Les ingénieurs, contre-maitres, ouvriers, trafiquants qui, sous le contrôle d'un agent du ministère des affaires étrangères, travaillent dans ces parages lointains à la construction des chemins de fer à la France concédés dans leur sécurité par le contre-coup des événements du Tchi-li.

Sous la sage initiative du consul français, ils se replient vers le territoire français et le ministre, en approuvant la conduite de cet agent, a mis à sa disposition toute la force armée qu'il croirait devoir requérir. En même temps, une fois les Français à l'abri, les autorités chinoises seront rappelées au sentiment de leurs obligations internationales. La France ne vise nullement en Chine des conquêtes stériles: elle a en vue la pénétration économique de cet immense empire;

elle vent sa part de libre accès à cet incomparable débouché.

Queque divergences que puissent être pour l'avenir les vues de diverses puissances, nulles d'elles à cette heure ne peut se proposer d'autre objet que le rétablissement de la sûreté générale, la sauvegarde de la vie et de la propriété des étrangers domiciliés en Chine et l'exécution loyale des traités. Ainsi définie, la politique de M. Delcassé a reçu l'approbation de la Chambre, et elle recevra celle de l'opinion. Tel est bien le sens où il importe d'orienter l'action commune que les circonstances imposent aux grandes puissances.

Il y a lieu de se féliciter de ce que ces explications aient pu être données et de ce que le public ait été mis au courant de ces faits rassurants au moment même où une situation déjà critiquée s'aggrave en Chine. Les progrès des Boxeurs sont incessants. L'impératrice douairière a jeté la masque. Les temps des ménagements diplomatiques sont passés. L'heure des viriles énergies a sonné.

Chaque ministre fait appel aux forces navales de sa nation. La Russie, grâce à la proximité de Port-Arthur et de Talién-Oban, a une avance qui lui permet de débarquer un petit corps d'armée à Tien-Tsin.

C'est là une opération rassurante au premier chef en un sens pour les étrangers que les baïonnettes du tsar vont délivrer de la terreur des Boxeurs. C'était au contraire un acte inhabituel pour les puissances rivales si le désintéressement n'avait été mis à l'ordre du jour et si l'entente générale ne reposait précisément sur l'exclusion formelle de toute fin égoïste immédiate et de toute convoitise territoriale.

Il s'agit de sauver les résidents occidentaux et de tenir la "porte ouverte": rien de plus, rien de moins — et cela suffit.

L'AVENIR

DE

L'Afrique du Sud.

Sous la signature de M. Raymond Kœchlin, nous lisons dans une feuille parisienne:

Au moment de l'entrée des troupes britanniques à Johannesburg et à Prétoria, les journaux anglais considéraient la guerre comme terminée; ce serait l'affaire de quelques semaines de rétrograder les dernières troupes déjà en pleine dissolution du général Botha et l'on n'aurait plus qu'à s'occuper de l'organisation des territoires annexés. Les dernières nouvelles tendent à faire croire que l'issue de la guerre n'est pas aussi proche qu'on voudrait bien l'imaginer; les Boërs sont arrivés à couper le général Roberts de toutes ses communications, aussi bien par le télégraphe que par le chemin de fer et leurs partisans sillonnent l'état libre d'Orange; en même temps, les difficultés de l'aménagement de la nouvelle conquête semblent s'accroître et les événements présents du Cap ne sont pas pour rendre plus aisé la tâche de M. Chamberlain et de sir Alfred Milner.

Le premier ministre du Cap, M. Schreiner, avait fait les plus louables efforts, on s'en souvient, pour empêcher la rupture entre l'Angleterre et les Etats Boërs; il avait payé de sa personne et n'avait pas craint de se compromettre; mais, assisté que la guerre eut éclaté, il considéra

que le loyalisme le plus strict lui était imposé et il se mit en devoir de demeurer absolument neutre entre les partis, afrikander d'un côté, impérialiste de l'autre. Il lui arriva naturellement ce qui, dans les temps troublés, arrive toujours aux modérés; de part et d'autre il fut honni. Les Anglais avaient commencé par le couvrir d'injures; ce sont, aujourd'hui, les Afrikanders qui se séparent violemment de lui, et ses collaborateurs eux-mêmes du ministère, les chefs du parti, MM. Hofmeyer, Merri-man et Te Water, sont virtuellement démissionnaires. Ils ne peuvent admettre, ainsi qu'avait fait, il y a quelques jours, l'Assemblée générale du Bond, qu'il consente à ce que les Afrikanders, de la colonie du Cap, qui ont porté les armes pour les Boërs, soient traités de rebelles et déferés à des tribunaux exceptionnels, et réclament, au contraire, une amnistie générale. M. Schreiner croit un exemple nécessaire à la sécurité de l'empire, et c'est la grande querelle présente, celle qui, à l'heure actuelle, met aux prises les passions les plus violentes dans l'Afrique du Sud.

Il fallait bien s'attendre à ce qu'elle se posât, et ce n'est qu'un des innombrables problèmes dont la solution nécessaire va rendre si difficile le rétablissement de l'ordre moral et matériel de la colonie. Les passions y sont, en effet, excitées à un point que les journaux anglais ne laissent pas soupçonner, et c'est d'une véritable haine que témoignent les correspondances privées qu'il nous a été donné de lire. Tout est matière à querelle, à disputes violentes. Nous avons signalé le sujet du moment, le traitement futur des rebelles; il y en a bien d'autres, et surtout le sort futur des deux Etats Boërs. L'annexion a révolté les Afrikanders; mais c'est aujourd'hui un fait accompli contre lequel il n'y a plus à lutter; la question de l'organisation administrative demeure ouverte cependant, et, si l'on est bien forcé d'admettre qu'une certaine période de régime militaire soit inévitable, on exige la plus courte possible, en réclamant, tout aussitôt après, l'octroi des libertés ordinaires aux colonies anglaises de self-goverment. C'est à quoi, d'ailleurs, sir Alfred Milner s'oppose absolument et il laisse entendre que, le jour où le régime militaire pourra être supprimé, jour très lointain assurément, c'est le régime des colonies de la Couronne qui lui succédera, c'est à dire des colonies administrées directement de Londres sans institutions représentatives. Il y a un abîme entre ces deux conceptions, que soutiennent avec acharnement, les uns contre les autres, loyalistes et Afrikanders.

Il est assez curieux, d'ailleurs, qu'à Londres même des points de vue analogues soient soutenus par le gouvernement et par l'opposition. Tandis que M. Chamberlain a adopté absolument les vues de sir Alfred Milner, sir H. Campbell-Bannerman et l'opposition défendent des conceptions qui ne sont pas trop éloignées de celles des Afrikanders; le ton est bien différent, sans doute, mais le fond est assez analogue. Il n'est pas impossible que les électeurs anglais aient à trancher le différend en dernier ressort: M. Chamberlain, ou le sait, a un vif désir de faire les élections le plus tôt possible pour faire profiter son parti de la gloire acquise en Afrique australe par les armées de la reine; il pourrait fort bien faire comprendre à lord Salisbury que c'est le pays lui-même qui doit donner son avis sur le pro-

blème Boër, afin que le gouvernement soit suffisamment armé pour les difficultés futures. Quoi qu'il en soit, les difficultés sont certaines, et l'on ne saurait en atténuer la gravité. Nous avons toujours dit que ce qu'il y avait de plus pénible pour l'Angleterre ne serait pas la conquête, mais bien l'organisation de la conquête et la pacification du pays; il faudrait être aveugle pour en douter aujourd'hui.

LES

FIANCÉES MILITAIRES

On vit, en 1792, deux soldats suivre en uniforme de hussards l'armée de Dumouriez. Il serait extraordinaire que leur exploit n'eût pas été renouvelé en Amérique. Il l'a été, et voici ce qu'on écrit de Chicago à un journal allemand. Au moment de la guerre de Cuba, le 3e bataillon du 5e régiment ravagaa les coeurs des jeunes misses autant que les terres de l'ennemi. Cinq jeunes filles furent atteintes. Aussi, quand le régiment reçut l'ordre de marche, cinq jeunes volontaires, portant l'uniforme, mais un peu trop roses pour de si grands dangers, montèrent dans le train qui emportait les soldats vers New York. On ne sait comment il advint qu'à la station de Hammond deux de ces volontaires avaient déjà été reconnus pour être femmes. L'une s'appela Jessie et l'autre Emma. La première avoua qu'elle aimait un sergent et la seconde un ami du sergent. On devait s'épouser à Cuba. Elles avaient dix-sept ans. Malgré le désespoir qu'elles montrèrent, on les fit descendre et on les confia à la police. Quand elles eurent repris leurs vêtements féminins, il se passa dans leur esprit une chose étrange. Pensèrent-elles que ce dénouement était le plus heureux et voulurent elles en faire profiter leurs trois collègues encore déguisées en soldats? On fut tenté de les laisser aller; mais elles étaient sœurs et ne se séparèrent pas. Elles furent rejointes par le sergent et se rendirent à New York. Telle est l'histoire des cinq misses qui voulurent partir pour la guerre. L'amour leur avait fait faire le sacrifice de leur pudeur. Elles méritent de grands éloges. Malheureusement l'histoire nous arrive un peu tard. Elle a, il faut l'avouer, tous les caractères d'une légende. Nous propagerons pourtant avec zèle cette nouvelle douteuse, faisant ainsi œuvre d'historien véritable, qui, loin de vouloir démentir l'écheveau où les dieux ont ingénieusement combiné la vérité et l'erreur, se contente de décerner le caractère de la vérité aux historiettes qui lui en paraissent dignes.

L'eau d'Abita carbonisée donne un bon appétit. Pour les estomacs faibles, elle est ce qu'il y a de mieux.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

La semaine actuelle passera incontestablement pour une des plus heureuses de la troupe Olympia. Impossible de faire de meilleurs choix. Pour commencer, "Pinaflore" qui vient d'obtenir un succès fou, depuis dimanche, et, pour finir, "Fra Diavolo", non plus une opérrette, mais un grand opéra, presque le chef-d'œuvre d'Auber. C'est ce soir même qu'il a fait la première de cette œuvre qui a fait époque. Il y aura foule, ce soir, au Parc Athlétique.

WEST END.

On pourrait diviser en cinq actes la soirée que nous donne actuellement le West End. 1. Le concert de l'orchestre du 2e régiment de Chicago; c'est la pièce de résistance et cette partie a beaucoup de valeur aux yeux des amateurs; 2. Les Trois Merveilles; 3. Les chansons et scènes de Post-Mason; 4. Le Violon; 5. Le travail extrêmement intéressant auquel se livre, chaque soir, l'habile modeler Bicknell. Ou trouver tant d'attractions?

L'Exposition à Paris.

L'exhibition des Américains à l'Exposition de Paris sera fort intéressante. On aura vu à leur travail les deux médailles d'or et d'argent qu'ils ont gagnées. Notre bourse du gouvernement est satisfaite de leur effort et les félicite pour la haute dignité de la nation qu'ils ont représentée. C'est par la même parvenue américaine que le Hostetter Stomach Bitter, le fameux remède à la dyspepsie, a été découvert. Depuis cette époque — il y a cinquante ans — il n'a jamais manqué de guérir la constipation, l'indigestion, l'acné, les douleurs au foie et aux reins et il enrichit le sang qu'il rend très rouge. C'est un excellent tonique qui régénère et nettoie sans qu'il ne remplisse pas les fonctions. Tous les pharmaciens le vendent. Ne pas le confondre avec aucune chose appelée "tonic". Il n'y a rien qui l'égalé.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1900.

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année: LE THEATRE DE MOLIERE. Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1901 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura écrit le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces. L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits avec lisiblement que possible; sur papier écolier réglé, avec une marge et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom à l'auteur, mais portant une épigraphe où devra être reproduit sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concourant qui a écrit le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal L'Abécille. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé, mais portant une épigraphe qui a écrit le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours. Les mentions honorables, au nombre de trois, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel: BUS. ROUX. P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

AVIS.

Excursions du dimanche à bon marché du New-Orléans, Fort Jackson & Grand Lake R. R. Les trains partent d'Alger à 8 A. M. et arrivent à 7:35 P. M. Billets aller et retour, 50c. 75c et \$1.00. Les trains d'excursion ont repris leur service depuis le 21 novembre.

J. S. LANDRY, Agent général pour le Port de New-Orléans et les Passagers. Surintendant.



Feuilleton

DE:

L'Abécille de la N. O.

Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Maldague.

QUATRIEME PARTIE.

II

(Suite.)

—Ils sont bien heureux... ils se souffriront jamais... C'est la formule, cela...

Oui, peut-être sont-ils heureux... Si un de ceux qui restent devait endurer ce que j'endure, ce que nous endurons...

—Vous voyez que j'ai raison. Pourtant, le bon temps revient dans la vie...

M. Varagniez secoua la tête, et, penché vers le vieillard: —Il ne reviendra pas pour moi!

La Bique voulut faire diversion: —Il faut penser un peu à autre chose... C'est demain que les vendanges commencent... Au petit jour, sans doute, comme d'habitude?

—Adressez-vous à mon intendancier... Je ne m'occupe plus de rien.

—Vous avez tort, monsieur Claude... il n'y a que ça qui vous tirerait de votre désespoir. —Ma seule consolation est de m'y plonger. Je ne désire pas en sortir.

Le brave homme tendit ses mains qui tremblaient vers Marie-Thérèse, droit encore auprès de sa mère, et qui venait de se retourner vers son père, le plus pitoyable des deux.

—Puisqu'elle vous le demande, elle, votre demoiselle, puisqu'elle vous le demande, en son nom et au nom de ses frères.

—Elle regarda encore sa fille. Quelle infinie tendresse dans les yeux que rencontrèrent les siens!

—Elle "savait", et elle l'aimait

toujours. Pourquoi ces deux anges dans sa vie?

—C'était il donc, malgré son silence, malgré sa lâcheté, digne de pitié et digne de pardon!

Une jeune fille, par amour, — amour extatique peut-être, ce sont ceux-là qui conduisent à des folies de dévouement, — sacrifiait pour lui son honneur et sa liberté.

Une autre, dans sa passion filiale, l'exousait, lui donnait le pardon que prononçait la première.

Elles étaient ses deux gardiennes. Après l'avoir sauvé des autres, elles le sauveraient de lui-même.

Oui, Marie-Thérèse "savait". Oui, elle lui gardait sa tendresse, elle lui gardait son respect.

—Peut-être ce vieillard avait-il raison, le malheur se détournerait d'eux.

Il expiait... bien autrement cruelle que celle à laquelle les hommes, dans leur justice imparfaite, l'essent voué.

—La terrible fiancée, celle qui moissonne sans retour, avait passé deux fois, tranché deux existences chères.

—Une tête blonde s'était penchée pour ne plus se redresser. Une tête brune, déjà virile, avait roulé, glacée, sur l'épaule immobile.

Parmi ses cinq enfants, deux

manquaient, le fils aîné, le plus jeune fille.

Comment était-il revenu ici? Quelle obstination le ramenait là, où il n'était point dû reparaitre?

A son entrée dans cette maison maudite, un homme tombait, frappé par le feu du ciel.

N'était-ce pas un avertissement? N'était-il pas dû faire?

O être orgueilleux, stupide, qui brave Dieu et que la main de Dieu couche dans la poussière jusqu'à ce qu'elle le pousse au néant!

Madame Agathe Varagniez, combien vous êtes vengée!

Confuses, ces pensées se mouvaient en cet instant dans son pauvre cerveau, où battait depuis trois semaines comme le glas de sa raison.

Et il lui revint, lui qui avait demandé la mort, sans avoir le courage de la chercher, une velléité de vivre.

Il se leva. Il dressa ses épaules, qu'un poids insupportable pliait.

Et s'il ne brava pas Dieu, auquel il croyait désormais, le regard porté très loin, au-delà du clocher pointu de l'église, vers l'enclos, où dans le cimetière funéraire, toujours éclairé de sa lampe d'argent, dormait, près de son mari, l'impitoyable femme qui l'avait aimé, il la déia, Mme Agathe Varagniez.

Sa haine devait être satisfaite, sa vengeance suffisante.

Du fond de son tombeau, avec son coup de couteau au cœur, avait-elle désarmé? —Le père la Bique aussi s'était levé.

Il suivait la direction de ce regard. S'il n'en comprenait pas la signification, il devinait chez l'homme un retour d'énergie que ses paroles lui confirmaient.

M. Varagniez se pencha vers sa femme.

Il lui tendit la main, et lorsqu'elle y eut mis la sienne: —Marie-Thérèse a raison... il nous reste trois enfants; nous n'avons pas le droit de les laisser seuls.

A ce moment parut, au tournant de la pelouse, et ayant longé l'allée principale, la paysanne qui, du bureau de poste du Val-Rose, apportait les télégrammes.

—Monsieur Claude Varagniez, elle était près du groupe et tendait la dépêche au maître du château.

—De qui est-elle? fit Marie-Thérèse avec une crainte nerveuse.

—De Silvére.

—Ce n'est pas encore... un malheur?

—Non, un bonheur. Il tendit à la jeune fille le papier bien ouvert.

—Et celle-ci lut à haute voix: "Grâce accordée, lettre suiv."

Elle répéta: —"Grâce accordée."

—Où, mon brave, où... libre!

—Comment ça se fait-il... monsieur Claude?

—Le Président de la République... à l'occasion de la visite des souverains russes à Paris.

—Les souverains russes! —Le pauvre homme ignorait ce qu'étaient les souverains russes.

—Il ne lisait point les journaux, pour la bonne raison qu'il ne savait pas lire.

Il herita le sol de son bâton. Mais cette fois, un geste de joie, auquel Six-Sous ne se méprit pas.

Le barbet aboya joyeusement en sautant autour de son maître, au lieu de grogner en sourdine, en découvrant ses crocs blancs.

—Et voilà le vieux parti, allongeant le pas de telle façon qu'il se plait en deux sur son bâton-vrai Jui Errant arpentant l'espace.

Personne ne se demanda où il allait, de cette allure. C'était, du reste, facile à penser.

Il portait la nouvelle, la grande, la bonne nouvelle à Albiéro Soucaud.

—Il ne le trouva plus chez la veuve Betarot. —Il est allé faire un tour au village, l'ancien, avec mon Pierrounet.

—La Bique repartit.